

**DOMINIQUE PÉRICHON
SAMEDI SOIR
ET DES POUSSIÈRES**



LE DILETTANTE

Extrait de la publication

Dominique Périçon

*Samedi soir
et des poussières*

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Amélie Doistau

© le dilettante, 2009

ISBN 978-2-84263-310-3

À Nora

Ce soir, elle a enfilé un pantalon peau de serpent – un peu trop voyant, elle le sait – avec des écailles qui scintilleront tout à l’heure sous les lumières. Elle a la chair de poule, une peau de frileuse, alors qu’il fait doux et que la nuit promet d’être simplement agréable, et même assez ordinaire.

Elle n’a ce soir qu’une ambition : scintiller. Jusqu’à oublier l’heure, le monde et le chemin du retour... Quand elle sortira de boîte juste avant l’aube, elle aura eu son compte de soleil artificiel et sa ration de clarté. Être une plante verte qui ne voit le jour qu’une fois de temps en temps ne la dérange pas.

Dans la voiture, elle se sentait déjà mal à l'aise. Le conducteur a pris deux auto-stoppeurs, deux hommes, et elle a dû chaque fois changer de place. L'un avait de trop longues jambes, l'autre était malade à l'arrière et c'est elle qui a joué aux chaises musicales dans les courants d'air de ce tacot. Une fille qui fait du stop à cette heure-ci, et seule encore, dans la région on n'est pas loin d'appeler ça une pute. On aime les raccourcis dans la région, les mots simples. Alors une pute.

À un moment, ils ont cru voir quelque chose traverser devant la voiture. D'où la légère embardée qui a fait chavirer les cœurs. Plus de peur que de mal, comme on dit, il n'y avait rien. Sans doute un reflet du soleil sur le pare-brise ou un grand oiseau blanc. Une mouette? Si loin des océans, si loin de tout?

Devant la boîte, une autre fille attend. Elles se tombent dans les bras. L'autre, encore une plante verte, un caoutchouc

mal poussé qu'on cache à moitié derrière une porte. Elles se prennent la main comme deux gamines, se penchent sur un rétroviseur pour retaper un rouge à lèvres déjà épais. Elles ont lu dans un magazine pour filles que les hommes regardaient d'abord les lèvres, qu'ils imaginaient monts et merveilles de Vénus en reluquant ces muqueuses à la fraise. Et que le rouge attire tous les mâles de la Terre. Elles aussi empruntent parfois les raccourcis.

Bleu rouge bleu et rouge, et ainsi de suite le néon. Un palmier clignotant : tronc bleu, feuilles rouges et l'arbre enfin tout entier. Et ainsi de suite : bleu rouge bleu sans jamais s'éteindre. Sous le néon, tout près du videur à l'entrée, on entend ronfler le tube, l'électricité qui vibre, qui éblouit : « Night-Club » ! Dehors, il ne fait pas encore noir mais cette jungle en couleurs attire déjà les papillons nocturnes. On les voit qui viennent se cogner chaque fin de semaine au joli palmier clignotant. La

chaleur de la flamme, son éclat, la tentation est trop forte. Les insectes frémissent mais se moquent bien de la brûlure. Finir consumés, petites ailes grillées et grain de charbon collé au néon, quelle importance pour cette poignée d'habituez? La nuit ne peut pas attendre. Le club ouvre ses portes, ils s'y fourrent bien au chaud comme dans une boîte d'allumettes bourrée de coton à l'éther.

Trois ou quatre personnes – pas davantage – savent qu'au grand jour l'endroit n'a plus de formes, que ses étoiles et son velours, pauvres occasions, se fanent et se tachent. Informe, et rien que des odeurs : odeurs de tabac, d'urine, la poussière chaude d'un sac d'aspirateur. Le jour pue. Tout ici est plat avant la nuit, sans épice et commun. Mais attendez que le soleil se couche et le club trompe à nouveau son monde! À la première ombre, on allume le néon. Dzzzzzz... Les peintures se refont une beauté, les coussins revivent. Dans le

soir, le décor s'adoucit comme le sirop des cocktails que l'on servira tout à l'heure, comme le rond de sucre coloré sur le rebord du verre (consommation offerte aux demoiselles non accompagnées). Douce et prometteuse, la nuit, elle aussi sucrée, attrape une fille par l'avant-bras, puis une deuxième, et les entraîne à l'intérieur. La première un peu grasse, l'autre nerveuse, drôlement tendue pour un soir de danse et de maquillage. Elles entrent et le néon vibre à leur passage.

À l'autre bout du canton (autant dire l'autre bout du monde), et dans un vacarme de réacteur, démarre une voiture. Rien de grave pour l'instant, seuls quelques moineaux effrayés s'envolent des espaces verts de la cité. Le conducteur a déposé à l'arrière une veste blanche un peu démodée, bien à plat pour éviter les faux plis, les taches accidentelles. Vous trouvez la vie plutôt simple quand la seule idée qui vous hante est de ne pas friper le beau costume blanc des samedis... Il quitte la cité. Il allume une sono infernale. Plus loin sur la route, d'autres oiseaux bondissent dans leurs nids. Roule, petit bolide, roule...

On lit toujours « Night-Club » au fronton des discothèques, sur les affiches orange et en lettres noires scotchées sur les vitrines. Jamais « boîte ». Pourtant, personne ne dit « night-club » le soir au fond des provinces : on sort en « boîte », et c'est tout. « Boîte », le mot pour les conserves, le bureau et les Tupperware, le mot hermétique qui fera pleurer ou rêver selon son entrée dans le dictionnaire. Un grand parallélépipède en tout cas, assez bien isolé pour que rien ne s'en échappe, qu'un battement de cœur malade, un tempo assourdi. Samedi soir au fond des provinces, « boum boum boum » : le tam-tam électro des fins de semaine. Et ainsi de suite. Les deux filles sourient au premier videur, un Noir très carré avec un

écusson sur son costume. « Belle bête », pensent-elles un peu salopes, comme si elles mataient un taureau de concours... Au second videur, près du vestiaire, elles sourient encore, gros Blanc celui-là, avec sa tête de hockeyeur, son cou trop musclé pour pivoter sans entraîner les épaules et tout le buste. « Grosse brute », se disent-elles... Les colosses dépassés, on paie, on échange un vêtement contre un jeton. Dehors, il faisait doux, ici on étouffe. La plus maigre a toujours la chair de poule.

Lydie est un prénom plutôt rare, plutôt moche. Sa copine, celle un peu grasse, n'a que des surnoms – Chatte, Poulette, etc., toute une ménagerie – qui n'ont plus rien à voir entre eux, si bien qu'elle en oublie parfois son vrai prénom quand il faut remplir les cases d'un formulaire. Depuis l'école et le collège, elles ne se quittent presque jamais, partagent les mêmes idoles, les mêmes envies de voyages, la même marque de serviettes hygiéniques.

Quant à savoir laquelle est l'ombre de l'autre, il suffit de les regarder passer dans la rue pour s'étonner. Il suffit de suivre le regard des hommes qui se pose sur Chatte, Poulette, etc., pour imaginer leurs pensées bien viriles, leur petite envie fugace de caresses au minimum. Lydie, pourtant plus jolie, n'a pas ce charme – ce don – qui touche les garçons comme les hommes mûrs, cette ligne directe qui file non pas au cœur mais au bas-ventre. Elle passe. Alors, Lydie est toujours un peu pâle, à cause de l'ombre.

Samedi soir en boîte, il est encore tôt, peu de monde et saison creuse. Les deux filles prennent leur consommation offerte et laissent quelques traces de rouge sur la couronne en sucre vert de ce mauvais cocktail. Le ballet des regards débute, épargne Lydie. Car Lydie avec ses cheveux de poupée chinoise et ses hanches trop étroites n'attire pas l'œil. Elle peut enfile toutes les robes du monde, petite fille sage

ou putassière léopard, on ne se retournera pas sur elle. Les garçons aux terrasses des cafés boudront sa silhouette. Elle dit « c'est ma malédiction » puis range au fond de l'armoire sa panoplie de garce et plante dans ses cheveux n'importe quelle fleur avec l'espoir de plaire au moins aux abeilles.

L'hiver dernier, un jeune homme passe la nuit dans le club au palmier. Il rit fort, il danse, il boit avec ses copains. À deux heures du matin, il sort de la boîte pour prendre l'air et pisser. Dehors il neige dru, aussi dru qu'il pisse. Depuis une semaine déjà, il neige à plein duvet et les trottoirs n'existent plus, assommés par des collines de poudreuse. On ne revoit pas le jeune homme de la nuit, ni du lendemain. Cinq jours durant, ses copains le cherchent partout : dans les hôtels, dans les cafés, auprès des filles du coin. Le sixième jour, ils abandonnent, persuadés que leur ami, trop gris ou amnésique, a embarqué dans un train de nuit ou la cabine d'un routier, qu'il est arrivé on ne sait où, mauvaise blague...

Trois semaines encore... Le soleil attaque la neige mais la glace résiste. Les chasse-neige, en dégageant la rue, ont transformé les collines en Himalaya de poche. Devant la boîte de nuit, de l'autre côté de la rue, un vieux chien retraité des secours aux avalanches creuse alors un tunnel sous la neige durcie. Son flair d'ancien sauveteur le guide mais son instinct de molosse prend soudain le dessus : il arrache quelques morceaux de chair au bras du jeune homme pour s'offrir un sorbet à la viande. Le jeune vacancier s'était écroulé à l'endroit même où il pissait sa vodka, aussitôt enseveli par une coulée de neige tombée d'un toit. Sa main droite gelée tenait encore son sexe bleu. On piquera le chien.

Chatte et Lydie connaissaient bien le chien. Elles le croisaient souvent en ville dans leurs balades de minettes, elles aimaient sentir ce frisson un peu dégoûté quand la langue du berger allemand leur mouillait la main. Impossible désormais de sortir de

boîte ou de voir la neige tomber sans penser à la pauvre bête, sans l'imaginer sanglée sur la table du vétérinaire, un dernier spasme et puis s'en va. Impossible aussi, se dit Chatte en douce, de se faire lécher à l'avenir sans voir apparaître l'image d'un chien...

À l'ombre du bar, le temps passe en catimini. Chatte devine l'heure à la minute près quand elle voit entrer Untel ou Untel, quand elle estime le nombre de clients qui s'entassent maintenant dans le club. Elle est très forte à ce jeu de collégienne qui s'ennuie, elle y joue avec le barman, avec Lydie qui s'y prête gentiment. Chatte porte une montre mais jamais ne la regarde, un pendentif qui lui coule entre les seins... Dehors, le jour a déménagé, les phares des voitures éclairent le parking. À chacun sa place dans le décor.

« Lumière noire ! »

Elles adorent ces mots, les prononcer du lundi au samedi : ils sentent le luxe, la promesse de quelque chose de brillant. Sans avoir jamais réfléchi à leur vrai sens, à leur évidente contradiction, elles en ont toujours flairé la petite poésie qui parfume ces fins de semaine. Beaux comme un nuage de paillettes ou comme ces bijoux fantaisie qu'elles se collent aux poignets, aux oreilles, dans le nombril, plus profondément encore si elles le pouvaient... jusque dans le vagin pour en faire de petites cavernes d'Ali Baba... C'est leur moment préféré dans la soirée, quand tout devient obscur et violet, et que flashent les dents blanches, les chaussettes de tennis et les pellicules sur les épaules...

CE
255^e
TITRE DU
DILETTANTE A
ÉTÉ ACHÉVÉ D'IMPRIMER
À 2 222 EXEMPLAIRES LE
2 NOVEMBRE 2008 PAR
L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
(MAYENNE). IL A ÉTÉ TIRÉ, EN OUTRE,
13 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR CHIFFON,
NUMÉROTÉS À LA MAIN. L'ENSEMBLE
DE CES EXEMPLAIRES CONSTITUE
L'ÉDITION ORIGINALE DE «SAMEDI
SOIR ET DES POUSSIÈRES»,
DE DOMINIQUE
PÉRICHON.

DÉPÔT LÉGAL : 4^e TRIMESTRE 2008.
(72448)